

Lorsqu'il m'arrive de surprendre les voix

André Belleau

Volume 27, Number 5 (161), October 1985

L'hypothèse Dieu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60403ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belleau, A. (1985). Lorsqu'il m'arrive de surprendre les voix. *Liberté*, 27(5), 26–36.

ANDRÉ BELLEAU

LORSQU'IL M'ARRIVE DE SURPRENDRE LES VOIX

*Celui qui crée l'image ne saurait entrer dans l'image
créée par lui-même.*

M. Bakhtine¹

1. Esthétique
de la création
verbale, Gallimard, 1984,
p. 369.

1^{ère} VOIX

Prétendre écrire un article sur Dieu... Et en 1985...
Vraiment! Serait-il possible de montrer plus de pré-
tention — et une plus grande naïveté?

2^e VOIX

C'est toujours ainsi que tu réagis. On dirait que tu as
peur que nous allions te faire honte chez les intellec-
tuels que tu considères.

3^e VOIX

A cela s'ajoute cette façon compulsive que tu as
de venir encadrer nos paroles. Nous, on ne te de-
mande rien.

2^e VOIX

C'est vrai. Dès que nous ouvrons la bouche, sans per-
dre une seconde comme si tu étais déjà aux aguets, tu
nous interromps. C'est pour nous rappeler, dis-tu (à
qui? à nous?), que nous devrions d'abord préciser le
contexte, c'est-à-dire (je répète la leçon apprise) indi-

quer le lieu d'où je parle, dans quel genre d'énoncé emprunté à qui ou à quoi...

3^e VOIX

(*Interrompant la 2^e et s'adressant toujours à la 1^{ère}*)
Tiens! Sur Dieu, je ne te laisserai pas le temps de prononcer ton avertissement préalable. Je le fais tout de suite avant toi. (*Elle prend un ton doctoral*) Constations dans un premier temps que l'actuelle remontée offensive du religieux sous toutes sortes de formes ne saurait être le fruit du hasard. N'oublions pas qu'en 1985, nous nous trouvons en période fin-de-siècle. Les hommes et les femmes de ces époques ont toujours éprouvé un mélange de «taedium vitae» et de sentiment d'inéluctable décadence. Cette humeur est propice à toutes les aventures de l'individualisme irrationnel. A la fin du XIX^e siècle, en réaction contre le «baigne naturaliste» et le «dessèchement scientiste», les conversions se multiplient. De Huysmans à Julien Green, le mouvement ne se résorbera pas avant les années vingt... Et laissez-moi évoquer aussi la tristesse, le pessimisme et même la «délectation masochiste»² des écrivains de la fin du XV^e siècle:

La clarté m'est obscure et ténébreuse

Mon sentiment est devenu folie...

2. Le mot est d'Albert-Marie Schmidt, XIV^e et XV^e siècles, sources de l'humanisme, Seghers, 1984, p. 205.

Or voilà que nous nous apprêtons non seulement à changer de siècle mais de millénaire! Le vague-à-l'âme fin-de-siècle n'est rien comparé aux idéologies millénaristes résurgentes. Je ne prétends pas que nous allons revivre les terreurs de l'An Mil. J'affirme plus simplement le retour imminent — c'est déjà bien commencé — des mythes, de la magie, du mysticisme et des prophètes: «Tous, faites pénitence car la fin est proche!» Et je me demande, en un deuxième temps, si nous ne sommes pas à notre insu en train de céder à la vague montante. Et si *Liberté*, en ayant l'air d'oser parler de Dieu, ne fait pas que...

1^{ère} VOIX

Pas besoin de continuer. J'ai compris.

3^e VOIX

(*Poursuivant*) ...Voilà la mise en garde contextuelle — pour utiliser ton vocabulaire — que tu t'apprêtais à nous servir. Je suis sûr que tu as apprécié la manière dont j'ai réussi à rendre le ton un peu «école du soir» qui caractérise habituellement tes propos ainsi que l'air que tu gardes de t'émerveiller devant des évidences. Mais ne te fâche pas, je sais que tu as le souci de la rigueur et que tu n'aurais pas, comme je l'ai fait sans vergogne, employé les termes «religieux», «mythe», «magie», «mysticisme», «Dieu» comme s'ils étaient à peu près équivalents.

2^e VOIX

Voilà qui est bien dit!

1^{ère} VOIX

Vous commencez toutes les deux à me les casser, ou toutes les trois ou quatre, car je ne sais plus au juste combien vous êtes. Mais je vous sens très bien vous entortiller autour de moi, puis vous éloigner pour revenir m'entourer... Je ne m'arroe aucune fonction. J'admets que j'ai parfois tendance à invoquer les règles, et aussi à remettre nos discours en situation, mais cela ne me confère aucune prééminence sur les autres voix et ne me vaut surtout aucun rapport privilégié avec celui dont toutes ensemble nous constituons (pour ne pas mieux dire «tissons») la conscience ainsi que le discours intérieur et extérieur.

2^e VOIX

Je te le concède. D'autant plus que l'individu qui se considère notre «possesseur» s'illusionne beaucoup s'il pense qu'une seule de nos voix parle lorsqu'il parle! Souvent, nous parlons toutes en même temps. Mais il faut écouter attentivement la suite de l'énoncé pour s'en rendre compte.

3^e VOIX

(*S'adressant à son tour à la 1^{ère}*) Tu admettras quand même qu'il puisse arriver qu'il ait le sentiment — supposons un instant qu'il soit lucide — non seulement de la simultanéité multiple de nos voix mais aussi de leur succession, comme si en prononçant «je» le plus sincèrement du monde, il ressentait en même temps l'impression que d'autres «je» possibles s'agitent en coulisse, prêts à entrer en scène.

1^{ère} VOIX

Cela revient à dire qu'il ne faut pas sousestimer notre porte-voix. Cette conscience individuelle que nous gardons par les mots en mouvement, dont nous opérons le devenir — je tairai son nom et je me contenterai de l'appeler l'Intellectuel Besogneux Insomniaque (IBI) — ce vecteur et cette énergie de discours dans le monde, peut-être le jugeons-nous mal. Selon moi, il n'est pas aussi naïf qu'on le croirait. IBI a vécu toute sa vie dans les langages. Depuis le temps, il se doute bien que les mots et les formes de ses discours ne lui appartiennent pas, ne lui ont jamais appartenu, qu'ils viennent d'autrui pour retourner à autrui. Tout au plus lui arrive-t-il par moments de se croire, avec son goût pour les mauvaises métaphores musicales, l'arrangeur, le chef d'orchestre, le maître de chant, celui qui préside au «chœur des petites voix» (ainsi nous nomme-t-il). Et je doute qu'il lui vienne jamais à l'idée que le «je» ou le «moi» puissent exister antérieurement au discours. Plus ou moins confusément, il inclinerait à se convaincre que c'est le langage qui produit le «je» et non l'inverse.

3^e VOIX

Je nuancerais ta première affirmation. Il me semble que IBI se considérerait toujours l'auteur (possesseur) de ses énoncés, mais là où gît pour lui le problème, c'est qu'il ne réussit pas à préciser comment et où il en est l'auteur. D'où sa tendance à déplacer l'attention

sur de prétendues marques auctorielles tels l'intonation, le ton, le mixte des discours. Cela se passe comme si nous avions affaire à un Narrateur cherchant maladroitement et sans succès l'Auteur réel.

2^e VOIX

Puisqu'il est question de Dieu...

1^{ère} VOIX

Laisse-nous vider notre sac au sujet d'IBI et on verra bien après... Si je nous ai bien saisis, en fin de compte, IBI désespère que le «je» qu'il profère parvienne un jour, fût-ce une seule fois, à renfermer pour ainsi dire la totalité et l'unité de son être. C'est la raison pour laquelle il n'a jamais été vraiment capable de se concevoir avec sérieux comme substance, permanence, identité. (On comprend que l'idée d'un châtiment éternel le fasse doucement rigoler.) Mais il persiste à mon avis dans deux erreurs. La première, c'est de présumer qu'il nous contient, nous ses mots et ses discours, qu'il serait par lui-même un ensemble plus englobant que l'ensemble que nous formons. Evidemment, il se trompe. C'est nous qui le contenons. C'est nous le propriétaire. C'est lui le locataire. Que ne relit-il plus souvent ce Bakhtine dont il parle sans cesse? «La conscience individuelle (est) seulement un locataire habitant l'édifice social des signes (...)»³. La seconde erreur — mais il s'agit en fait d'ignorance —, c'est qu'il est à mille lieues de se douter qu'à son insu, nous les voix, nous avons la capacité de nous orienter les uns vers les autres, de communiquer entre nous, d'échanger des sèmes, des fragments d'énoncés, des accents. Mais cela, il vaut mieux qu'il l'ignore, il y perdrait ses dernières illusions. A vrai dire, IBI réussit quand même à me toucher un peu. Dans l'état de délabrement physique et spirituel où je le trouve, il emploie son temps à préparer des cours, corriger des copies, réviser des mémoires et des thèses, évaluer des projets, lire des revues ennuyeuses, écrire des articles qu'il remet toujours en

3. M. Bakhtine, *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Minuit, 1977, p. 31.

retard, il ne lui reste plus de temps pour la dérive des signes et le «plaisir du texte», activités avec lesquelles il a pourtant montré qu'il avait des affinités, du moins théoriques.

3^e VOIX

Il va bientôt se réveiller. Cessons de parler de lui et revenons, comme il se doit, à l'une ou l'autre de ses «premières personnes».

(Ibl sort soudain d'une longue rêverie. Il ne se souvient de rien.)

2^e VOIX

... Donc, il m'est difficile de parler de la question de Dieu si je ne reconnais pas d'abord ma propre position contemporaine en tant que sujet. Je dirais comme Ernst Bloch: «Je suis, mais ne me possède pas (...)»⁴. Je ne désire nullement me faire passer pour philosophe. A force de bricoler dans les langages, d'observer la formation des discours, certaines évidences finissent par s'imposer. Mon «je» est multiple et hétérogène. Il n'arrivera jamais à lui seul à me sommer et à m'unifier. «Mon» langage appartient à autrui (à quelles conditions le ferais-je mien?) et quand je parle, «mes» énoncés ne sauraient ni exprimer un «je» pluriel et fuyant que je ne puis jamais fixer en un lieu central ni coïncider avec lui. Les différents discours qui me constituent (les mots, les voix de l'autre) se conjugueront peut-être un jour dans l'harmonie et l'unité, mais ce sera en un point hors de moi, et vers lequel je tends sans doute comme énergie orientée. C'est pourquoi il est exact de dire que mon unité et même mon intériorité résident à l'extérieur de moi. Reconnaître cela, ce n'est pas accréder un quelconque nihilisme... C'est...

4. Cité par Hans Küng, *Dieu existe-t-il?*, Seuil, 1981, p. 559.

1^{ère} VOIX

Bon! Bon! Je reconnais là certaines considérations

assez sommaires inspirées de Bakhtine et tirées vers les nouvelles théories du sujet. Il te reste maintenant à remplir par l'Autre (eh oui! avec une majuscule!) le je-moi ainsi vidé de sa substance, en précisant bien sûr que le «moi» dont il s'agit ici est celui des grandes philosophies du sujet et non celui de la psychanalyse.

2^e VOIX

N'essaie pas de suggérer que ce dont il est question, c'est une sorte de personnalisme cucul avec son dialogue niais. Pour reprendre la distinction de William James, Bakhtine n'est pas un «*tender-minded*» mais un «*tough-minded*»⁵. Sa philosophie de l'altérité se fonde sur une critique impitoyable de la linguistique positiviste et une théorie du discours d'une minutie maniaque. Elle ne flotte pas sur un coussin d'air! On ne se trouve pas ici chez les penseurs «mous»: les Teilhard, les Edgar Morin, les Henri Laborit. Pour moi, qui ai en horreur toute forme de positivisme et de scientisme, je préférerais quand même toujours Freud à Jung, Taine à Renan et, puisqu'on y est, Sartre à Camus. Mais réellement, ce qu'il faut bien voir, c'est la coïncidence frappante entre, d'une part, la façon dont plusieurs d'entre nous ont été amenés à la suite de leurs expériences vécues et aussi de leurs lectures à s'éprouver comme des sujets décentrés, voire brisés, et, d'autre part, l'actuel déclin si marqué des grandes constructions philosophiques de la conscience. Notre valorisation existentielle de l'hétérogénéité et de la non-identité trouve déjà dans la Théorie Critique de l'Ecole de Francfort son élaboration théorique convaincante. Nous vivons présentement dans un climat spirituel (largement alimenté d'ailleurs par la vie concrète actuelle) caractérisé par la détestation quasi instinctive des hiérarchies logocentriques. Parler de la fin des idéologies et notamment de celle du marxisme n'a de sens que si on prend en compte une attitude nouvelle (mais non inédite) qui répugne à admettre la primauté du contenu sur l'expression, de l'universel sur le particulier, de la totalité sur la par-

5. William James, *Pragmatism and Other Essays*, Washington Square Press, 1963, p. 9.

tie, du sujet sur l'objet. Peut-être qu'un homme ou une femme de la fin du XX^e siècle ne se sentent pas plus concernés par le sujet du texte que par le Sujet de l'Histoire...

1^{ère} VOIX

Ce que tu viens de dire passerait à la rigueur pour un bon développement de niveau Cégep, mais je reconnais avec toi qu'on voit mal comment un sujet hétérologique désormais incapable de se poser comme foyer de sa propre activité individuelle puisse s'hypostasier en un Centre penseur ou organisateur du monde, et que cela a à voir directement avec les possibilités de parler de Dieu. Peut-être en effet que tout se tient ici et que le Comité central d'un parti communiste prétendant aménager en clair la société évoque par trop ce modèle rayonnant. Nous conviendrons plutôt aujourd'hui que même le social, pour ne pas dire le culturel, comporte une bonne part de naturel inexpliqué et qu'il faudrait aller flâner un peu plus dans les marges et les bas-côtés.

3^e VOIX

(*S'adressant à la 2^e voix*) And so what! Tout ceci me fait sourire. Sans jamais avouer ta position, si non ou oui tu admets l'existence de Dieu, tu te félicites de ce que nous ne puissions plus maintenant envisager Dieu comme Sujet dernier, comme Signifié transcendantal au terme du sublime jeu de raquette métaphysique. Et puis tu agites en même temps un bout d'étoffe colorée emprunté à Bakhtine sur lequel il me semble apercevoir le mot «charité». Moi, je suis matérialiste et athée. Je l'ai souvent déclaré, surtout après de copieux diners. J'ajouterais même que si par malheur Dieu existait, nous aurions le devoir de nous battre contre lui.

1^{ère} VOIX

Voilà un exemple de sujet déphasé et conflictuel. Un

intellectuel qui professe son athéisme, tout en semblant souhaiter connaître de nouvelles approches de Dieu.

2^e VOIX

(*S'adressant à la 3^e*) Je ne peux rien rétorquer sinon par voie latérale et avec des considérations de seconde zone. D'abord, ta position n'est pas intéressante. Ensuite, il n'est pas sûr qu'elle ne s'avère pas la plus commode et la plus rassurante. Fernand Ouellette me faisait observer un jour que le matérialisme et l'athéisme tranquilles lui paraissent beaucoup moins angoissants que l'inconnu d'un devenir extra-temporel. En fait, sans doute existe-t-il peu de malheurs dont on n'arriverait pas à s'accommoder avec une bonne provision de tabac, la certitude que tout cela finira absolument un jour, et la pratique raisonnée et quotidienne du stoïcisme des Anciens. J'ajouterais que la damnable opposition matérialisme-idéalisme m'apparaît présentement aussi désuète que l'opposition phlogistique-antiphlogistique. Si vous me dites que la matière a produit *L'Art de la fugue*, Sainte-Madeleine de Vézelay, *Le Prélude à l'après-midi d'un faune*, *Guernica*, je suis tout à fait d'accord! Quelle matière!

3^e VOIX

Ce ne sont pas là des arguments et tu le sais bien! Pour quelqu'un qui déclare péremptoirement préférer les «*tough-minded*» aux «*tender-minded*» et, comme tu l'affirmais encore l'autre jour, B.F. Skinner à Carlos Castaneda, tu me parais particulièrement mou.

2^e VOIX

Pour être franc jusqu'au bout, je dois te dire que je collectionne les éditions de la Bible, que malgré mon anticléricalisme viscéral, j'éprouve une secrète admiration pour la tradition monastique chrétienne, et que j'en suis même venu à estimer que c'est l'Eglise

qui propose la conception la plus ouverte de l'humain (lequel ne serait jamais définissable par un seul de ses attributs: sexe, esprit, corps, ni d'ailleurs par sa conformation physique et le nombre de ses membres ou de ses sens, ni par les canons sociaux du normal et de l'anormal). Peut-être Maurice Clavel avait-il raison de prétendre que la seule façon de sauver les hommes, c'était de reconnaître en eux du plus qu'humain (pas le surhomme!).

1^{ère} VOIX

Cela se complique.

2^e VOIX

Tu commences à m'effrayer. Tu escamotes cette exigence minimale qu'avait bien soulignée Horkheimer ou Adorno, je ne sais plus. Tu viens pourtant de le lire dans Hans Küng: aucun motif secondaire (nostalgie des hommes, besoin d'un garant éthique, etc.) ne peut nous décharger de la responsabilité de la question principale qui est celle de la vérité de Dieu. Et cette question de la vérité de Dieu suppose les mêmes exigences et la même rectitude intellectuelle que toute question de vérité.

3^e VOIX

Ici je me rends. Je n'ai rien à opposer à cela, sinon assez faiblement que je ne sais pas très bien de quelle vérité il s'agit. Nous voici arrivés au temps du «*als ob*», du «comme si». Agir, juger sans critère. Sentir que sa liberté, ainsi que le remarquait Jean-Luc Nancy, «n'est pas loi mais l'autre comme loi». Commencer, sans jamais y réussir, par prendre à rebours l'affirmation du petit-bourgeois romantique déclarant un jour: «L'enfer, c'est les autres». Quelle erreur! Non, l'enfer, c'est soi-même. Comment réussir à se débarrasser de soi? Bakhtine disait la même chose autrement: «L'enfer, c'est le manque absolu d'écoute». Puis se répéter après Wittgenstein que

6. E. Balducci,
**La Foi ne sert à
 rien**, Cerf,
 1976, p. 10 sqq.

devant ce dont on ne peut pas parler, il conviendrait non de nier mais de se taire. Or, s'il fallait être deux pour garder le silence? Il est étonnant que Bakhtine, ce grand théoricien de l'interaction discursive, ne parle jamais du silence. Ce «vide au cœur du monde»⁶, ce trou d'indétermination au creux de tout texte, et autour desquels mon discours s'épuise, engagent-ils le silence comme terme ou comme commencement? Peut-être que Dieu existe et que ce qui nous est demandé, c'est de *vouloir* qu'il existe. «Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté», dirait Gramsci.

1^{ère} VOIX

Je vous avais pourtant averties au début.